

XI

L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT

« Or, celui qui nous affermit avec vous en Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui nous a marqués de son sceau, et nous a donné, dans nos cœurs, les arrhes de l'Esprit »

II Cor. I, 21, 22,

Dans la partie de la deuxième épître aux Corinthiens à laquelle nous empruntons notre texte, saint Paul s'explique au sujet des événements qui se sont produits, de ce qu'il a fait et de ce qu'il n'a pas fait, depuis l'envoi de sa première lettre. Le grand homme avait affaire à des adversaires peu dignes de lui ; il était obligé de se défendre contre des soupçons mesquins et des accusations injustes. Il affirme et il établit que les changements survenus dans ses projets de voyage et de visite à Corinthe ne sont pas l'effet de l'inconstance et de la légèreté. Il n'a rien décidé, rien modifié dans ses plans, que d'accord avec le Saint-Esprit, qui est la règle intérieure et l'inspiration constante de ses actes. Pour donner une idée à ses lecteurs de cette direction du Saint-Esprit, à la-

quelle il obéit, il emploie, comme le fait si volontiers et si habituellement l'Écriture sainte, un langage figuré. Il assimile le Saint-Esprit à un sceau, — « Dieu nous a scellés ; » — à une onction, — « Dieu nous a oints ; » — à des arrhes — « Dieu nous a donné pour arrhes son Esprit. » Chacune de ces comparaisons est belle et instructive en elle-même, et elles ne le sont pas moins par leur ensemble. Le sceau se rapporte au passé, l'onction au présent, les arrhes à l'avenir. La considération de ces trois idées nous amènera donc à envisager sous ses principaux aspects l'immense bienfait de Dieu que nous rappelle le jour de la Pentecôte, et qui n'est pas moindre que le don même du Fils unique. Mais à quoi servirait d'en parler, si tout cela n'était pour nous qu'un langage vide ou une notion intellectuelle sans réalité, sans écho dans notre expérience personnelle ? Esprit saint, qui es la révélation et la communication permanente de Dieu à l'homme, daigne nous éclairer et nous guider, en sorte qu'en nous entretenant de toi, nous ne parlions pas d'un absent ! Daigne nous faire sentir le besoin profond que nous avons de la grâce que tu nous apportes et nous inspirer la prière de la foi, par laquelle seule nous pouvons obtenir cette mesure nouvelle, cette plénitude intérieure de l'Esprit dont nous ne voulons plus, dont nous ne pouvons plus nous passer !

I

Vous savez tous ce que c'est qu'un sceau. C'est, si l'on veut, un cachet, dont l'empreinte donne à une lettre ou à un document quelconque un caractère certain d'authenticité. Rappelez-vous le sceau royal apposé sur les décrets des rois de Perse, et inviolable pour ces rois eux-mêmes.

Dieu, le roi de l'univers, a son sceau, qui est le Saint-Esprit. Il a marqué de ce sceau certains de ses envoyés tels qu'un Moïse et un Elie, quand il leur a donné le pouvoir d'accomplir des œuvres dont le caractère divin et l'origine divine ne pouvaient être méconnus par aucun esprit sincère. Jésus a dit de lui-même, en faisant allusion à ses miracles : « C'est le Fils de l'homme qui vous donnera la nourriture spirituelle, le pain de vie. Car le Père, qui est Dieu, l'a marqué de son sceau. » (1) Les apôtres reçurent de Jésus-Christ le même pouvoir ; ils le considéraient à leur tour comme un sceau que Dieu avait mis sur leur prédication. Saint Paul, qui faisait aussi des miracles, en appelle cependant et plus volontiers à

(1) Jean VI, 27.

l'effet moral et aux fruits de l'Évangile qu'il prêche. « Vous êtes le sceau de mon apostolat, » (1) écrit-il aux Corinthiens. « Vous êtes la lettre de Christ, visible et lisible pour tous les hommes. » (2)

Ceci nous amène à une nouvelle application de l'image qui nous occupe. Ce ne sont pas seulement ses témoins, ses serviteurs officiels, en quelque sorte, que Dieu marque du sceau de son Esprit. Ce sont tous ceux qui, par leur parole, sont amenés à la connaissance de la vérité et à la possession du salut. Saint Paul, après avoir déployé aux yeux des païens convertis d'Éphèse la merveilleuse série des grâces dont Dieu les a comblés, depuis l'éternelle prédestination jusqu'à la foi et à la conversion, ajoute celle-ci, comme couronnement de toutes les autres : « Vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » (3) Quand ces idolâtres de la veille s'attachaient au Dieu vivant et vrai ; quand ces esclaves de la chair et de la matière recherchaient les biens spirituels, tels que la sainteté et la charité ; quand ces égoïstes, ces avares et ces impurs marchaient désormais comme des enfants de lumière, il y avait là comme une nouvelle création, non moins admirable que la guérison d'un démoniaque ou même la résurrection d'un mort ; il y avait là comme un sceau divin aisément perceptible à quiconque ne

(1) I Cor. IX, 2.

(2) II, Cor. III, 2, 3.

(3) Eph. I, 13.

détournait pas les yeux pour ne pas le voir. Ce don suprême de Dieu est en même temps, pour celui qui l'a reçu, un sujet de joie et d'actions de grâces. En écrivant aux Ephésiens : « Vous avez été scellés du Saint-Esprit, » Saint Paul fait appel à leur expérience.

Le sceau du Saint-Esprit est donc avant tout un sceau de *confirmation*. Tant que le pécheur ne l'avait pas reçu, tout en étant remué par la parole divine, on pouvait craindre que ce qui se passait en lui ne fût qu'une impression momentanée, une bonne volonté instable, un commencement sans lendemain et sans garantie d'avenir. Mais lorsque, par le Saint-Esprit, l'âme a pris possession de la vérité, ou plutôt la vérité a pris possession de l'âme, lorsque le cœur est subjugué, la volonté donnée et consacrée, la vie transformée, on sent qu'il y a là vraiment une œuvre de Dieu que sa grâce mènera à bonne fin, et que le nouveau croyant est une brebis que le bon Berger ne se laissera pas ravir.

Car le sceau du Saint-Esprit est aussi un sceau d'*adoption* ; c'est la voix de l'Esprit lui-même, dit saint Paul, qui crie en nous : « Abba, Père ! » et qui « rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » Cette relation filiale avec Dieu était déjà impliquée dans le fait de notre création à son image ; le péché l'avait altérée, obscurcie, presque détruite ; Jésus-Christ,

en nous rachetant au prix de son sang, nous a rendu le droit d'être et de nous appeler enfants de Dieu. Le Saint-Esprit, en nous unissant à Jésus-Christ comme à notre Rédempteur, fait de ce droit une possession et de ce nom une réalité.

Enfin le sceau du Saint-Esprit est un sceau de *conformité*, de ressemblance avec Dieu. La plus grande gloire de l'enfant et le signe le plus évident de sa relation avec son père, c'est sa ressemblance physique et morale avec lui. Nous sommes des enfants de Dieu, si l'on reconnaît en nous des images, imparfaites mais cependant distinctes, de notre Père céleste. Le sceau royal porte souvent les traits du roi ; tel est le sceau du Saint-Esprit. L'œuvre morale de Dieu ou l'image de Dieu, c'est la même chose.

Cela ne suffit-il pas à nous montrer, et la beauté et la nécessité de ce sceau divin dont nous parlons ? S'il nous manque, que vaut notre christianisme ? Quelle paix peut-il apporter à nos âmes, quelle influence salutaire peut-il exercer sur ceux du dehors ? Si, au contraire, il y a dans nos âmes et dans nos vies comme une première marque du sceau de l'Esprit, de quel cœur ne demanderons-nous pas à Dieu qu'il l'approfondisse et qu'il la renouvelle ! Nous sommes dans un temps terrible où il semble par moments que Satan soit de nouveau et tout à fait le Prince de ce monde ; mais il n'a point de pouvoir sur les âmes que Dieu a revêtues de son sceau.

II

J'ai déjà remarqué que la représentation du Saint-Esprit comme sceau se rapporte au passé. Mais le Saint-Esprit est une puissance essentiellement agissante, et par conséquent toujours actuelle. C'est grâce à lui que la foi chrétienne n'est pas seulement l'adhésion, une pieuse tradition, mais une participation à la vie divine. Cette relation du Saint-Esprit avec le présent est admirablement mise en lumière par l'image de l'onction. Celle-ci, plus encore que celle du sceau, a ses origines dans l'ancienne Alliance. Le souverain sacrificateur, investi de cette haute dignité par l'onction de l'huile sainte, était désormais un personnage entièrement consacré à Dieu et comme l'incarnation du peuple élu. Il portait au front une lame d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : « Sainteté à l'Éternel. » En vertu de cette sainteté, il devait s'abstenir rigoureusement de toute sorte de souillure ; il ne lui était même pas permis de toucher le corps mort d'un père ou d'une mère. Il était en même temps une sorte de médiateur entre le Dieu saint et son peuple ; il portait sur la poitrine douze pierres précieuses, sur les-

quelles étaient gravés les noms des douze tribus. Seul, une fois par an, le jour des Expiations, il entra dans le Lieu très saint, portant une coupe pleine du sang versé pour le rachat de ses propres péchés et de ceux d'Israël.

Ce n'étaient pas seulement les prêtres qui étaient oints, c'étaient aussi les rois et les prophètes. Chez le prêtre, l'onction était le signe de la consécration à Dieu; chez le prophète, c'était celui de la lumière ou de la vérité que lui apportait la parole divine et qu'il devait communiquer au peuple; chez le roi, le signe de la puissance qu'il devait exercer au nom de Dieu et pour son service. Ces diverses fonctions, réparties en Israël entre divers personnages, nous apparaissent réunies et élevées à la perfection en Jésus-Christ, l'oint de l'Éternel par excellence. Il a été oint, le jour de son baptême, non pas d'une huile quelconque, mais du Saint-Esprit qui descendit et reposa sur lui dans sa plénitude. Dès lors, il est le prophète, car le ciel s'est ouvert au-dessus de sa tête; il connaît et il contemple Dieu tel qu'il est; toutes ses paroles sont des paroles de Dieu; que dis-je? il est la Parole de Dieu faite chair, il est la vérité même. Il est le sacrificateur parfait et unique, car il ne fait jamais que ce qui est agréable au Père, dont il est l'image et la révélation vivante; il s'offre en sacrifice comme une sainte victime pour le salut du monde. Il est le roi, car Dieu lui a donné toute puissance

dans le ciel et sur la terre ; il règne souverainement, par la puissance de l'amour et de la vérité, sur ceux qui croient en lui ; un jour il règnera sur tous les hommes ; toute langue confessera qu'il est le Seigneur et tous ses ennemis seront sous ses pieds. Son onction est lumière, car il est le prophète ; sainteté, car il est le sacrificateur ; puissance, car il est le roi. Ajoutons que cette onction est amour, car il est le Sauveur. « L'esprit du Seigneur est sur moi, » dit-il, « car il m'a oint... » pourquoi ? — « pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression, pour annoncer l'armée favorable du Seigneur. » Ainsi resplendissent, dans la personne du Sauveur, à la fois la majesté et la douceur de l'onction divine.

Or, tout chrétien a part à cette onction ; car tout chrétien a reçu le Saint-Esprit, sans lequel nul n'appartient réellement au Sauveur.

« Dieu nous a oints, » dit saint Paul, et il ne s'agit pas ici d'une prérogative qui lui soit toute personnelle, puisque le même apôtre écrit aux Corinthiens : « Vous êtes le temple du Saint-Esprit, » et aux Ephésiens : « Vous avez été scellés de l'Esprit de la promesse. » A son tour, saint Pierre dit aux chrétiens de l'Asie-Mineure : « Vous êtes une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les ver-

tus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » (1) Saint Jean écrit aux lecteurs de son épître : « Je ne vous écris pas comme à des gens qui ne connaîtraient pas la vérité ; vous la connaissez, car vous avez reçu l'onction du Saint, qui vous enseigne toutes choses. Demeurez dans cette onction ; par elle, vous avez le Père et le Fils. » (2) Le même apôtre nous montre les bienheureux dans le ciel rendant à l'Agneau cet hommage : « Tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, et tu nous as faits rois et sacrificateurs. » (3) Comment, si ce n'est par l'onction de son Esprit ?

Mes frères, je vous en conjure, ne rejetons pas ces privilèges que Dieu nous confère et que sa Parole nous assure, par une humilité fausse qui ne serait qu'incrédulité et lâcheté. Nous ne penserons jamais assez de mal de nous-mêmes, mais nous ne nous ferons jamais une idée trop haute de l'œuvre que Dieu veut accomplir et qu'il a, je veux le croire, commencé d'accomplir en nous. Oints du Saint-Esprit, nous devons respecter ce caractère divin, comme le souverain sacrificateur israélite devait préserver de toute atteinte la haute dignité dont il était revêtu. Comment celui qui est oint de l'Esprit se laisserait-il envahir et domi-

(1) I Pierre II, 9.

(2) I Jean II, 21, 27.

(3) Apoc. I, 6 ; V. 10.

ner par la convoitise de la chair, ou par l'amour de l'argent, ou par telle autre passion mondaine ?

Mais l'onction de l'Esprit n'a pas une vertu purement négative. Comme la maison de Béthanie, où Jésus recevait l'hospitalité, fut toute remplie de l'odeur du parfum répandu sur ses pieds par Marie, ainsi, si nous sommes oints de l'Esprit, cette divine onction pénétrera comme d'un parfum de consécration tous les détails de notre vie de famille et de nos relations sociales. Tout en nous gardant du mal qui est dans le monde, elle fera de nous une bénédiction pour le monde ; quelle que soit la tâche que Dieu nous y confie, son Esprit nous rendra capables de nous en acquitter avec fidélité et non sans fruit.

Le chrétien oint de l'Esprit est un continuateur du Christ ; par cette onction divine, comme pour Jésus lui-même par son baptême, le ciel est ouvert au-dessus de sa tête ; l'adoption du Père céleste lui est intérieurement attestée ; la puissance de faire l'œuvre de Dieu lui est communiquée ; la douceur et la pureté de la colombe deviennent son caractère et son partage. Il peut souffrir ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, car il sait que rien ne le séparera de l'amour du Christ. Il s'écrie avec le poète chrétien :

« Heureux, toujours heureux ! » (Adolphe Monod n'a pas dit : excepté en temps de guerre ; nous ne le dirons pas non plus ; disons plutôt : heureux,

même en temps de guerre, heureux dans la supplication et dans les larmes).

« Heureux, toujours heureux ! j'ai le Dieu fort pour père,
Pour frère Jésus-Christ, pour guide l'Esprit-Saint.
Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre,
A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint ? »

III

Tout cela, me diront peut-être plusieurs d'entre vous, est bien beau, mais c'est trop beau ; ce n'est pas pour nous. Nous ne vivons pas sur ces hauteurs ; nous ne pouvons pas dire que le Saint-Esprit nous communique à toute heure force, paix et joie. Notre christianisme, à nous, consiste surtout dans la tristesse de n'être pas les chrétiens que nous voudrions, que nous devrions être. S'il en est ainsi, il y a sans doute lieu de nous en affliger et de nous en humilier ; cette imperfection de notre état spirituel ne prouve pas cependant que nous n'ayons pas reçu le Saint-Esprit. Considérez en effet ce que dit saint Paul : « L'Esprit nous soulage dans nos faiblesses. Car nous ne savons pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. » (1)

(1) Rom. VIII, 26.

Ainsi le Saint-Esprit, présent dans nos cœurs, n'apaise pas, surtout il ne réduit pas au silence leurs saintes et douloureuses aspirations vers la justice, vers la paix, vers la vie divine ; il les provoque au contraire et les rend plus intenses. Souvent il n'a pour langage que des soupirs, que nous ne savons pas nous-mêmes comment exprimer. Mais ces soupirs ne sont pas vains ; ils sont conformes à la pensée et à la volonté de Dieu ; ils renferment donc une promesse. C'est pour cela que notre texte nous montre dans cet Esprit les arrhes de notre héritage céleste. Telle est sa relation avec l'avenir. Vous savez ce que c'est que les arrhes : c'est une partie d'une somme, versée en garantie du paiement total. Ainsi le don du Saint-Esprit n'est pas le salut complet, mais il est une partie du salut. Le privilège d'être et de nous appeler enfants de Dieu, la paix avec Dieu et la communion avec lui, c'est bien une partie du ciel. Ce n'est pas le ciel encore, pourtant. Nous croyons, mais nous sommes privés de la vue de Dieu et de la vérité, qui seule nous satisferait pleinement ; nous espérons, mais l'espérance, comme telle, atteste l'absence actuelle des biens qu'elle attend ; nous aimons, mais nous n'aimons pas comme nous voudrions aimer et comme il faudrait aimer. Si le péché n'est plus notre maître, il n'a pas cessé d'être pour nous un ennemi redoutable et qui nous fait subir parfois d'humiliantes défaites. Nous

souffrons, non pas seulement du mal qui est en nous, mais de celui qui nous entoure ; nous vivons dans un monde où sévit actuellement la plus cruelle des guerres : ce mot dit tout, n'est-ce pas ? Nous traînons un corps languissant et mortel. Dans cette tente du corps, nous gémissons, dit saint Paul ; nous en attendons la rédemption ; nous ne sommes sauvés qu'en espérance.

Mais, encore une fois, le Saint-Esprit atteste que cette espérance ne peut pas nous tromper ; il en est la garantie ou les arrhes. Portons notre pensée vers les paroles que le Saint-Esprit a inspirées aux apôtres ; elles contiennent les promesses les plus explicites et les plus magnifiques : « Dieu essuiera toute larme de nos yeux ; ... nous serons semblables au Sauveur, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1) Elevons nos regards vers le Sauveur lui-même : ce n'est pas pour nous sauver à demi, ce n'est pas pour laisser son œuvre inachevée qu'il a donné sa vie et versé son sang. « Père, dit-il, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi ; ...qu'ils soient un comme nous sommes un. » (2) Interrogeons la voix du Saint-Esprit dans nos cœurs ; elle ne réclame rien moins que la justice parfaite, la délivrance de tout mal, la réunion éternelle avec

(1) Apoc. VII, 17 ; I Jean III, 2.

(2) Jean XVII, 24, 22.

tous ceux qui nous sont chers, le triomphe absolu du bien et la félicité de tous les enfants de Dieu. Consultons l'exemple des chrétiens qui nous ont devancés. Nous les avons vus tendre à la perfection et recueillir de leurs plus douloureuses épreuves un fruit de sainteté. Parfois, à leur dernière heure, il nous a été donné de voir en quelque sorte le ciel s'ouvrir pour eux et un reflet de sa gloire illuminer leur visage. Saint Paul a donc bien raison de nous montrer dans le Saint-Esprit la garantie infailible de la plénitude future du salut. Quiconque croit cela, ne fera pas difficulté de confesser avec le même apôtre que « notre légère affliction du temps présent n'est pas comparable à la gloire qui nous est réservée. » (1)

Nous disons à Dieu, dans un de nos cantiques :

« Tu n'as point de richesse
Qui ne soit pour les tiens. »

Cette étonnante assertion est vraie. Les richesses de Dieu, c'est son Fils et son Esprit ; or, Dieu nous donne l'un avec l'autre et l'un par l'autre. C'est à la prière de Jésus-Christ, et en conséquence de son sacrifice, que Dieu nous envoie et nous accorde son Esprit. Le Saint-Esprit à son tour nous approprie Jésus-Christ : en tant que sceau, il nous atteste et nous applique sa rédemption ; en tant qu'onction, il nous rend participants de sa vie et nous associe à son œuvre ; en tant

(1) 2 Cor. IV, 15.

qu'arrhes, il nous fait attendre son « jour » et son plein salut. En nous donnant son Fils et son Esprit, Dieu se donne à nous lui-même. Et ces dons sont gratuits autant qu'ils sont immenses ; ils ne réclament de notre part que l'humble prière de la foi. « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » Que ce ne soit pas en vain qu'il nous a été rappelé et montré aujourd'hui !

Amen.

Petit-Temple, 11 Juin 1916 (Pentecôte)